Lettre au syndic

Autor(en): **Marti, Claude**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **77 (1950)**

Heft 1

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-227170

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Lettre au Syndic

Ch..... dans la Nièvre, le 26 août 1949.

Cher papa,

On ne sait trop ce qui l'a décidé. Certains affirmèrent que cette sacré pneumonie l'avait fait réfléchir parce que, précisèrent-ils, rien ne donne à penser autant que d'être couché. D'autres, de ceux qui connaissent les lois, décidèrent que c'était rapport aux enfants. Il y eut bien encore d'autres opinions, mais comme elles provenaient des femmes, on ne fit pas cas de ces méchancetés. Tout le monde tomba finalement d'accord sur un point : C'était une chose bonne et utile.

Donc Jean Tuyot, marchand de vins à Ch.... avait mis dans son bonnet de se marier avec la Berthe, sa compagne depuis seize ans et la mère de ses deux enfants. Seize ans pour se décider, ça peut paraître long, mais Jean Tuyot n'aime pas les décisions hâtives. Comme on dit dans le pays, c'est un homme qui réfléchit. Et un timide. Ce qui explique qu'aller à la mairie ça l'effrayait un peu, tant et si bien qu'il avait reculé tous les jours de se voir affiché.

Notre présence chez lui, pendant les vacances, lui fournissait les deux témoins réglementaires et le dispensait ainsi de mettre quiconque de sa famille dans la confidence. Il avait même omis de prévenir sa femme.

— Puisque c'est un mariage régulateur, tu le sauras toujours assez tôt, maugréait-il chaque fois qu'on lui en parlait.

Car il est bourru, seulement c'est un bourru timide, un de ceux qui ne gueulent que devant une porte ouverte pour que les murs ne l'effrayent pas en renvoyant ses cris.

Cette régularisation était fixée pour le samedi quatre heures. La Berthe l'apprit le matin même en revenant de traire les vaches, ses deux seaux pleins dans chaque main. Elle jura, lâcha ses bidons, flanqua des coups de pied au chat qui buvait le lait répandu et leva les bras au ciel en bredouillant ces quelques mots dont seule une femme aurait pu mesurer la portée :

— Mais je n'ai rien à me mettre !

Ce qui était faux une fois de plus, car nous la trouvâmes à trois heures et demi, le samedi, chaussée haut sur pieds, bien cintrée dans un petit tailleur bleu marin tout juste défaufilé et chapeautée d'au moins six bouquets à cent sous.

Nous allions la complimenter quand un juron déplacé nous signala la présence du futur époux qui, couché sous sa voiture, endimanché et graisseux, essayait de placer son cric pour changer une roue. Je l'encourageai de la voix et lui brossai son chapeau qu'il avait oublié d'enlever. A quatre heures moins cinq, il tira son démarreur. A quatre heures, il tirait toujours. Je quittai ma veste, déplaçai le chat vautré sur la manivelle, et mis le moteur en marche. La voiture démarra lentement, sortit de la cour et tourna à gauche. Nous roulâmes cent bons mètres, puis Jean Tuyot ferma le robinet d'essence et passa sur le pétrole.

A quatre heures et quart, nous étions devant la mairie, la voiture rangée à l'om-

bre d'un poirier. Le garde champêtre serra les mains et fit les honneurs. Il nous introduisit dans une grande pièce aux pavés bien propres et aux murs garnis de sabres de cavalerie, de drapeaux glorieux et de diplômes bien mérités. Quatre chaises, nouvellement rempaillées, nous attendaient, ainsi que le maire. Chacun s'assit et lui se leva, grave et impatient d'aller arroser ses radis. Je me trouvai juste en face de la photo en couleurs du président de la République en habit noir et figure rose. Tandis que je faisais des comparaisons mentales de roses avec la photo du général, le maire, prenant sur la table sa ceinture tricolore, la fourrait prestement dans sa poche en prenant soin de laisser pendre les pompons. Et la lecture commença, ponctuée par les seuls halètements du chien du garde champêtre, qui lorgnait dangereusement les pompons.

Quand tout fut lu, chacun, très ému, signa de travers. On se complimenta : le maire eut un mot aimable pour chacun :

— Compliments, Madame !... Compliments, Monsieur !... Compliments, Monsieur !... Compliments, Monsieur !

Et l'on sortit de la mairie heureux d'un devoir accompli si rapidement. Comme nous étions à la descente, la voiture eut l'air de partir toute seule. Le retour se fit sans autre incident qu'un léger mal de tête de la mariée qui ne supporte pas l'odeur du pétrole. On essaya bien de la calmer en lui certifiant que ça coûte vingt francs de moins au litre que l'essence, mais rien n'y fit.

La voiture fut remisée dans la grange à la force du poignet et l'on se dirigea vers la salle à manger pour y déguster deux bouteilles de champagne qui prenaient le frais en nous attendant. Les bouchons sautèrent prestement et les anciens verres à moutarde s'emplirent du liquide pétillant. Nous le bûmes à longs traits pour lui éviter l'échauffement.

On attrapait la deuxième bouteille au col pour lui faire son affaire, quand un visage hilare, congestionné et moustachu, surmonté d'un panama, apparut à la fenêtre. Et une voix en sortit, qui nous lança goguenarde :

— Je viens vous inviter pour l'enterrement du père Laurent. Ça a lieu lundi à quatre heures... C'est tous les jours fête.

Ton fils affectionné : Justin.

p.c.c. : Claude Marti.

IMHOFF S. A.
COMBUSTIBLES
Route de Genève — LAUSANNE
Tél. : 28573

Après votre visite au
Comptoir suisse
Faites un tour au ...
Bally Comptoir DE LA CHAUSSURE
22, Rue du Pont Lausanne
vous y trouverez
la chaussure désirée
A. INAEBNIT

Comestibles
Escaliers du Lumen
Tél. 22393